



**HAL**  
open science

# Camus et la “littérature algérienne” : une notion stratégique dans l’espace littéraire francophone

Tristan Leperlier

## ► To cite this version:

Tristan Leperlier. Camus et la “littérature algérienne” : une notion stratégique dans l’espace littéraire francophone. French Politics, Culture & Society, 2017, 35 (3), pp.68-90. <10.3167/fpcs.2017.350304>. <hal-01650123>

**HAL Id: hal-01650123**

**<https://hal.science/hal-01650123v1>**

Submitted on 11 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## CAMUS ET LA « LITTÉRATURE ALGÉRIENNE »

une notion stratégique

dans l'espace littéraire francophone

*Tristan Leperlier*

**Ceci est la version d'auteur, avant corrections d'épreuves. La seule version publiée par *French Politics Culture and Society* fait foi : les citations doivent se faire impérativement depuis cette dernière.**

### ABSTRACT

This article offers a socio-historical approach to analyzing the genesis of the notion of “Algerian literature” and its structural relationship to “French literature”—unstable notions that have been subject to fierce debate. I show how “Algerian literature” has been nationalized and ethnicized during the twentieth century. These transformations are linked to Algerian writers’ literary and political struggles with one another. Their approaches to affirming or denying the very existence of “Algerian literature” during the colonial era, or its ethnic character after Algerian independence, depended on their political convictions, but also on their recognition within the French-Algerian literary space. A structural analysis of the kind offered here allows us to see new historical continuities and ruptures between French colonial literature and the literature of post-independence Algeria. It reveals too that the figure of Albert Camus has remained in the heart of the debates even to this day.

Cet article socio-historique montre la genèse de la notion de « littérature algérienne », dans la perspective de sa relation structurale avec la « littérature française »: notions instables, et sujettes à des débats virulents. Je montre la nationalisation et l'ethnicisation de la « littérature algérienne » au cours du XXe siècle. Mais ces évolutions sont liées aux luttes littéraires et politiques entre les écrivains algériens. Affirmer ou nier son existence même à l'époque coloniale, ou sa forme ethnique après l'Indépendance, dépend de leurs convictions politiques, mais aussi de leurs reconnaissances différenciées dans l'espace littéraire franco-algérien. L'approche structurale permet d'observer les continuités historiques et les ruptures entre la littérature coloniale française et l'indépendance algérienne, alors que la figure d'Albert Camus reste au cœur des débats jusqu'à aujourd'hui.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Je remercie chaleureusement Anna Boschetti, Christiane Chaulet-Achour, Gisèle Sapiro et Anne-Marie Thiessé pour leurs lectures attentives et leurs précieux conseils.

En 2010, à l'occasion du cinquantenaire de la mort d'Albert Camus, le projet d'une « Caravane Camus » sillonnant l'Algérie, d'abord soutenue par l'État algérien, avait finalement été annulé : « c'est cette "algérianité" de Camus, revendiquée par ses bruyants sectateurs, qui ne passe pas » chez certains<sup>2</sup>. Trois ans après, lors du Salon international du livre d'Alger (SILA) d'octobre 2013, qui « fait partie des événements culturels périodiques institutionnalisés par le ministère de la Culture » (selon le site du SILA), seul le centenaire de la naissance de l'écrivain Mouloud Feraoun fut célébré officiellement, tandis que celui de Camus l'était aux stands des éditeurs français et à celui des éditions Barzakh ; la plus internationalisée des éditions algériennes organisait une rencontre avec deux romanciers dialoguant avec l'oeuvre ou le personnage d'Albert Camus : Kamel Daoud avec *Meursault, contre-enquête* (Alger : Barzakh, 2013)<sup>3</sup>, et Salim Bachi avec *Le Dernier Été d'un jeune homme* (Paris : Flammarion, 2013). Des décennies après la mort du natif de Belcourt et l'indépendance de l'Algérie, Camus reste donc très présent dans les débats du champ littéraire algérien, et cristallise un questionnement identitaire majeur qui explique l'implication de l'État dans ces questions<sup>4</sup>. À travers son cas se pose la question de l'instabilité des catégories de littérature nationale : loin d'être claire ou homogène, la définition de la « littérature algérienne » est en perpétuelle reconfiguration et objet de débats, jusqu'à aujourd'hui. Certes un consensus flou s'observe aujourd'hui dans les anthologies, manuels scolaires et autres institutions de la littérature algérienne, qui en ferait une littérature d'écrivains musulmans nés en (ou parfois seulement liés à<sup>5</sup>) l'Algérie : mais ce consensus est remis en cause depuis de nombreuses années, et particulièrement depuis les années 1990. Symétriquement, c'est également la définition de la littérature française qui est en jeu.

Notre propos est en effet de reconstituer, avec la figure de Camus comme fil rouge, la genèse de la notion de « littérature algérienne » dans sa relation structurale avec celle de « littérature française » (nous nous concentrons donc ici sur la littérature écrite en français, ne prenant en compte que secondairement la littérature en arabe et en berbère) en la rapportant aux stratégies des acteurs en contrainte structurale, comme l'a théorisé Pierre Bourdieu avec la notion de champ<sup>6</sup>. La lutte pour la définition de la littérature nationale (et de manière générale la littérature légitime) est un enjeu central d'un champ littéraire. Cet espace de concurrence qu'est le champ ne se fonde d'ailleurs pas nécessairement sur des bases nationales, même si le

---

2 Abdellali Merdaci et Ahmed Bensaada, « "Camus brûlant" et la controverse algérienne. Réponse à Benjamin Stora », 30 Novembre 2013, [http://www.ahmedbensaada.com/index.php?option=com\\_content&view=article&id=247:l-camus-brulant-r-et-la-controverse-algerienne-reponse-a-benjamin-stora&catid=48:orientoccident&Itemid=120](http://www.ahmedbensaada.com/index.php?option=com_content&view=article&id=247:l-camus-brulant-r-et-la-controverse-algerienne-reponse-a-benjamin-stora&catid=48:orientoccident&Itemid=120).

<sup>3</sup> Repris par Actes Sud, ce roman recevra de nombreux prix en France en 2014 et 2015.

<sup>4</sup> Sur l'importance de Camus dans l'imaginaire littéraire algérien, voir Amina Azza-Bekat, Afifa Bererhi et Christiane Chaulet-Achour, *Quand les Algériens lisent Camus* (Alger : Casbah, 2014).

<sup>5</sup> Les écrivains « beurs », comme Azouz Begag, sont parfois intégrés à la littérature algérienne ou maghrébine.

<sup>6</sup> Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art : Genèse et structure du champ littéraire* (Paris : Le Seuil, 1992).

développement d'institutions de consécration nationales au cours du vingtième siècle a contribué à cadrer l'« illusio » des acteurs selon cette perspective<sup>7</sup>. Mais un écrivain peut bien être multipositionné, participer de plusieurs champs (algérien et français) tout en s'identifiant et en étant identifié comme un « écrivain algérien ». En effet, malgré l'autonomisation toujours plus forte d'un espace littéraire en Algérie, le champ littéraire algérien ne se réduit pas à des frontières étatiques, et est aujourd'hui transnational (et bilingue<sup>8</sup>). Pour sa part francophone, le champ littéraire algérien est encastré dans le champ littéraire français, au sein d'un espace littéraire francophone centré sur Paris. Pascale Casanova distingue alors deux types de « stratégies<sup>9</sup> » antithétiques, indissociablement politiques et littéraires, pour les écrivains situés à la périphérie de la « République mondiale des lettres<sup>10</sup> » comme le sont les écrivains francophones d'Algérie : « l'assimilation » à l'écrivain « universel » qu'est l'écrivain français, ou la « dissimilation » en soutenant le projet politico-littéraire de la nationalisation de la littérature algérienne<sup>11</sup>. Nous montrons ainsi que les prises de position des écrivains sur l'existence et la définition de la « littérature algérienne » dépendent de facteurs littéraires, politiques, et en partie aussi générationnels.

L'histoire de la construction de la « littérature algérienne » est un cas paradigmatique de construction d'une littérature régionale puis nationale<sup>12</sup> en contexte colonial, de guerre d'indépendance, puis postcolonial. Mais cette approche de sociologie structurale encline à réduire l'opposition historique traditionnellement faite entre un avant et un après de l'Indépendance. Nationalisée, la littérature algérienne a ensuite été ethnicisée. Tandis que le premier processus n'est plus l'objet de débat, le second a sans cesse été contesté. On peut parler d'un troisième processus, celui de la tentative d'arabisation dont la littérature algérienne a été ensuite l'objet, que nous ne traitons pas ici. La perspective sociologique permet également de se détacher des perspectives normatives sur la littérature<sup>13</sup>. Cela rend l'exercice de déconstruction politiquement risqué, alors que les mémoires franco-algériennes sont encore à vif : il va sans dire que nous ne prenons pas ici position.

---

<sup>7</sup> Gisèle Sapiro, « Le champ est-il national ? », *Actes de la recherche en sciences sociales* 200 (2013) : 70–85.

<sup>8</sup> Tristan Leperlier, « Une guerre des langues ? Le champ littéraire algérien pendant la décennie noire (1988–2003) : Crise politique et consécrations transnationales » (Thèse de doctorat, EHESS, Paris, 2015).

<sup>9</sup> Le terme n'est pas à prendre dans un sens nécessairement conscient. Voir Alain Dewerpe, « La "stratégie" chez Pierre Bourdieu », *Enquête* 3 (1996) : 191–208.

<sup>10</sup> Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres* (Paris : Le Seuil, 2008).

<sup>11</sup> Voir également Pierre Bourdieu, « Existe-t-il une littérature belge ? Limites d'un champ et frontières politiques », *Études de Lettres* (octobre 1985) : 3–6.

<sup>12</sup> Anne-Marie Thiesse, *La Création des identités nationales : Europe XVIII<sup>e</sup>–XX<sup>e</sup> siècle* (Paris : Le Seuil, 1999).

<sup>13</sup> Le premier numéro d'*Expressions Maghrébines* de 2002 tentait par exemple de circonscrire la notion de littérature « maghrébine ».

Puisqu'il s'agit de luttes autour de la définition d'une catégorie, notre matériau se compose des prises de positions publiques des principaux intervenants dans ces débats successifs à différentes périodes : entretiens publiés, enquêtes, anthologies et essais qui cristallisent un débat, ou qui apparaissent représentatifs d'une polarité au plus fort d'une controverse. Ces prises de positions publiques sont rapportées d'une part à la structure du champ, et d'autre part à la trajectoire de l'individu.

### **Entre régionalisme et universalisme :**

#### **Camus et la « littérature algérienne » de l'Algérie française**

La catégorie de « littérature algérienne » n'est pas apparue avec le mouvement nationaliste, majoritairement « musulman », qui s'est développé à partir des années 1930. À partir de la fin du dix-neuvième siècle, le terme « d'Algérien », qui avait servi à désigner, en arabe comme en français, les habitants de la régence d'Alger, est revendiqué par les colons français qui demandent, sur fond d'émeutes antisémites, l'autonomie par rapport à une Métropole trop « indigénophile » à leur goût<sup>14</sup>. Malgré le maintien d'un flou dans les désignations, « Algérien » s'oppose explicitement à « Français » de Métropole, et implicitement à « Indigène » ou « Musulman »<sup>15</sup>. L'apparition contemporaine du terme de « littérature algérienne », qui désigne la littérature écrite par les colons francophones, doit donc se comprendre en partie comme l'expression d'une inquiétude quant au statut de la société coloniale entre Métropole et société colonisée. La revendication ou le déni de la « littérature algérienne », tout à la fois politique et littéraire, est la différence fondamentale entre les deux « mouvements littéraires<sup>16</sup> » qui ont marqué la période de l'avant-guerre<sup>17</sup> : l'« algérianisme » et l'« École d'Alger ». On ne peut donc comprendre le positionnement littéraire de Camus sans le replacer dans le contexte algérois dans lequel il a évolué, marqué par l'algérianisme et les débats politico-littéraires de part et d'autre de la Méditerranée.

#### *L'Algérianisme comme affirmation d'une littérature autonome*

---

<sup>14</sup> Charles-Robert Ageron, *Histoire de l'Algérie contemporaine*, Tome II, *De l'insurrection de 1871 au déclenchement de la guerre de libération (1954)* (Paris : PUF, 1979), p.118.

<sup>15</sup> Laure Blévis, « L'invention de "l'indigène", Français non-citoyen », in *Histoire de l'Algérie coloniale (1830–1962)* (Paris/Alger : La Découverte/ Barzakh, 2012), 212–18. Voir également Paul Siblot, « Algérien dans l'imbroglie des dénominations », *Mots. Les langages du politique* 57 (décembre 1998), et Kamel Kateb, « Les populations dans l'Algérie coloniale : des Indigènes aux Algériens », in *L'Épreuve d'une décennie, Algérie, art et culture, 1992–2002* (Paris : Paris-Méditerranée, 2004).

<sup>16</sup> Une approche plus fine inviterait à mieux historiciser la genèse de ces deux mouvements tels que l'histoire littéraire les a systématisés. L'identification de ces deux « mouvements », qui sont surtout des réseaux littéraires plus ou moins institutionnalisés, s'avère néanmoins heuristique pour montrer de fortes polarités générationnelles, littéraire et politiques parmi les écrivains d'Algérie.

<sup>17</sup> Pour la vie littéraire de la période coloniale, voir Ahmed Lanasri, *La Littérature algérienne de l'entre-deux-guerres. Genèse et fonctionnement* (Paris : Publisud, 1990), et Paul Siblot, ed., *Vie culturelle à Alger, 1900–1950* (Montpellier : Université Paul Valéry, 1996).

Le premier de ces « mouvements » est porté par l'idéologie autonomiste et raciste du tournant du siècle<sup>18</sup>. L'histoire littéraire considère généralement que l'un de ses initiateurs est Robert Randau, à propos duquel Marius-Ary Leblond, préfaçant son livre *Les Colons, roman de la patrie algérienne*, déclare: « Il était fou d'ardent style et il gavait à coup de lectures érudites la volonté de créer une sorte de nationalisme algérien qu'il a baptisé algérianisme [...]»<sup>19</sup>. Ce mouvement littéraire se veut donc autant politique (Randau parle de la littérature coloniale comme « instrument de propagande ») qu'esthétique, puisque l'affirmation d'un style propre à la littérature algérienne est un moyen d'affirmer une spécificité « nationale ». Les recherches langagières et la peinture du milieu européen d'Algérie sont chez Randau une manière d'affirmer l'autochtonie des colons, contre la « littérature d'escabe des voyageurs en mal de pittoresque<sup>20</sup> ». Si l'on ne retrouve pas strictement chez cet arabisant passionné d'ethnologie le discours raciste de la plupart des algérianistes et de leur figure tutélaire qu'est Louis Bertrand (né en France en 1866), il souhaite cependant voir surgir un « futur peuple franco-berbère, de langue et de civilisation française<sup>21</sup> » inscrit dans l'« Afrique latine » de Saint Augustin, et non arabe. Il faisait dire à l'un des personnages de *Les Colons, roman de la patrie algérienne* : « Et qu'à nouveau l'imperium des races latines gouverne le monde<sup>22</sup>! » Favorable à la « fusion des races », il conserve néanmoins l'idée d'une hiérarchie entre elles<sup>23</sup>. La littérature « nationale » qu'il entend promouvoir se situe donc à mi-chemin entre le modèle « pionnier-créole<sup>24</sup> » américain, porté par des colons européens autonomes politiquement de leur métropole, et le modèle « herderien<sup>25</sup> » qui s'est développé au dix-neuvième siècle en Europe à partir de l'idée de langues, de cultures, et de races différentes qu'une littérature singulière se devait d'exprimer.

Cependant les velléités d'indépendance du début du siècle sont rapidement mises de côté avec la montée du nationalisme musulman. Paul Siblot estime que l'idéologie de Randau « est mue par un désir d'individuation de la colonie de peuplement qui se limite à revendiquer un

---

<sup>18</sup> Voir Peter Dunwoodie, *Writing French Algeria* (Oxford : Clarendon Press, 1998) et Jean-Robert Henry, « Le centenaire de l'Algérie, triomphe éphémère de la pensée algérianiste », in *Histoire de l'Algérie à la période coloniale (1830–1962)* ed. Bouchène, Peyroulou, Tengour, Thénault (Paris : La Découverte, Alger : Barzakh, 2012). Sur Robert Randau, voir János Riesz, « Regards critiques sur la société coloniale à partir de deux romans de Robert Randau et de Robert Delavignette », in *Regards sur les littératures coloniales 2, Afrique francophone approfondissements*, dir. Jean-François Durand (Paris : L'Harmattan, 1999), 51–75.

<sup>19</sup> Robert Randau, *Les Colons, Roman de la patrie algérienne* (Paris : Albin Michel, 1926), 12 [Paris : Sansot, 1907].

<sup>20</sup> Cité par Paul Siblot, « Pères spirituels et mythes fondateurs de l'Algérianisme », in *Le Roman colonial*, ed. Martine Mathieu (Paris : L'Harmattan, 1987), 29–60, 41. « Instrument de propagande » est cité par Henry, « Le centenaire de l'Algérie », 392.

<sup>21</sup> Robert Randau, *Treize poètes algériens* (Alger : Association des écrivains algériens, 1920).

<sup>22</sup> Randau, *Les Colons*, 189.

<sup>23</sup> Dunwoodie, *Writing French Algeria*, 128 sqq. Sur le lien paradoxal entre métissage et racisme colonial, voir Laurent Dubreuil, *L'Empire du langage : Colonies et francophonie* (Paris : Hermann, 2008).

<sup>24</sup> Benedict Anderson, *L'Imaginaire national : Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, trad. Pierre-Emmanuel Dauzat (Paris : La Découverte, 2002), 59.

<sup>25</sup> Thiesse, *La Création des identités nationales*, 34 sqq.

particularisme culturel interne au cadre français : elle reste un régionalisme<sup>26</sup> ». De fait, et même s'il est né à Alger en 1873, Robert Randau reste un haut administrateur colonial. En 1933, la plupart des soixante-dix-huit membres que compte l'Association des écrivains algériens (AEA), nés généralement autour des années 1880, et souvent en métropole, sont des fonctionnaires coloniaux : administrateurs, enseignants, militaires à la retraite<sup>27</sup>. Malgré la spécificité de son ancrage idéologique raciste et colonialiste, l'algérianisme est effectivement très proche du mouvement régionaliste qui se développe exactement à la même époque en Métropole<sup>28</sup>. Ces écrivains marginaux et marginalisés par « l'altier dédain<sup>29</sup> » du milieu littéraire français centré à Paris, engagent un processus d'autonomisation littéraire pour l'espace algérien : création de l'AEA en 1920, du « Grand prix littéraire de l'Algérie » et de la revue *Afrique* en 1921<sup>30</sup>.

L'algérianisme est donc autant l'expression littéraire d'une idéologie nationaliste à « coloration raciale<sup>31</sup> » que la manifestation régionalisée d'une marginalité littéraire. Le processus de nationalisation de la « littérature algérienne » ne date donc pas de la lutte d'indépendance des années 1950, mais était paradoxalement en germe dans le processus d'autonomisation littéraire que certains Européens, tendanciellement peu ouverts aux revendications des « Musulmans », avaient commencé à institutionnaliser face au centre parisien. Le poète Jean Sénac fait figure de passeur entre les deux processus historiques. Beaucoup plus jeune que la majorité des algérianistes, il est né en 1926 dans un milieu populaire de l'Oranie : il écrit dans *Afrique* dès après guerre, et est trésorier de l'AEA. Mais il comptera parmi les écrivains européens antiracistes et indépendantistes, et deviendra à l'Indépendance le Secrétaire général de l'Union des écrivains algériens (UEA) : il assure par là la transition institutionnelle. Il s'oppose ainsi à son aîné Camus, dénonçant dans l'École d'Alger un « parisianisme », quand le futur prix Nobel le mettait en garde contre « la vanité d'[un] régionalisme<sup>32</sup> ». C'est en effet à cette stratégie littéraire dissimilatrice par rapport au centre français, fortement politisée, et souvent liée à une idéologie raciste et surtout anti-arabe, que s'opposent Camus et l'École d'Alger.

---

<sup>26</sup> Paul Siblot, « Père spirituels et mythes fondateurs de l'Algérianisme », *Itinéraires et contact de culture*, 1987, vol. 7, p. 29-60.

<sup>27</sup> Jacques Cantier, *L'Algérie sous le régime de Vichy* (Paris : Odile Jacob, 2002), 306.

<sup>28</sup> Anne-Marie Thiesse, *Écrire la France : Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération* (Paris : Presses universitaires de France, 1991).

<sup>29</sup> Selon le mot de Jean Pomier, *Afrique* 1 (1924).

<sup>30</sup> Roland Feredj, « La Revue Afrique » (Thèse, Université Bordeaux Montaigne, 1979).

<sup>31</sup> Georges Balandier, « La situation coloniale: approche théorique », *Cahiers internationaux de sociologie* 11 (1951): 44-79.

<sup>32</sup> « Note sur la jeune poésie algérienne », in *Poésie au sud*, Marseille, 1983, cité dans Laure Michel, « Jean Sénac et le rêve algérien », in *Écrire et publier la guerre d'Algérie, de l'urgence aux résurgences*, ed. Thomas Augais, Mireille Hilsum et Chantal Michel (Paris: Kimé, 2011).

### *L'École d'Alger ou la tentation de l'universel*

Le groupe informel composé des intellectuels de gauche Albert Camus, Emmanuel Roblès, Gabriel Audisio ou encore Jean Pélégri autour de l'éditeur libraire Edmond Charlot dans les années 1930, baptisé généralement « École d'Alger », est une génération nouvelle par l'âge certes (tendancielle), mais surtout par son rejet littéraire et politique de l'algérianisme.

Alors que l'Algérie était pour leurs devanciers plutôt une relégation ou une seconde chance, c'est le pays de naissance de la majeure partie de ces jeunes écrivains. Souvent issus de milieux populaires, ils profitent d'une ascension sociale par l'école républicaine : cette trajectoire initiale les oriente ainsi vers Paris, quand celle des algérianistes les incline vers Alger. Ils ont fait des études littéraires, et ne se dirigent donc pas vers des carrières administratives : Charlot (né en 1915) devient éditeur, Camus (né en 1913) journaliste, Max-Pol Fouchet (né en 1913) et Jean Pélégri (né en 1920) enseignants, Roblès (né en 1914) enseignant et journaliste... À l'inverse des algérianistes, chez qui la revendication d'autonomie littéraire était liée à leur marginalité dans le champ littéraire français, ces jeunes écrivains cherchent à l'investir. La plupart finissent par publier dans des maisons d'édition parisiennes prestigieuses, en particulier chez Gallimard. La volonté de « dépasser le môle du port d'Alger<sup>33</sup> » (Edmond Charlot) et la prétention à « l'universel » sont très présents chez Camus, lui qui refuse le réalisme localiste des algérianistes : on sait qu'Oran n'est dans *La Peste* « rien de plus qu'une préfecture française de la côte algérienne<sup>34</sup> ». Pour autant comme l'écrit Christiane Achour, « les thèmes forts de la littérature coloniale algérianiste—le peuple neuf, la terre et les liens passionnels qui unissent le colon à elle, la mer, le soleil, le plus souvent étouffant et meurtrier—, se retrouvent dans la littérature dite de l'École d'Alger traités de façon tout à fait différente mais non oubliés. L'École d'Alger dilue les signifiés colonialistes de ces thèmes pour les intégrer dans une perspective plus universelle où la patrie méditerranéenne construit l'utopie de la réconciliation, avec en son centre, un soleil à la fois bienfaiteur et meurtrier<sup>35</sup> ». On ne peut comprendre le style « neutre » (et donc « universel ») de *L'Étranger* sans le replacer dans un contexte marqué par le souci algérianiste de la création d'une langue neuve.

Cette position est résumée dans la formule de Gabriel Audisio : « des écrivains algériens, oui ; une littérature algérienne, non<sup>36</sup> ». Il s'oppose ainsi nettement aux algérianistes, mais également au régionalisme, lorsqu'il évoque les jeunes écrivains algériens : « Leur littérature ne se veut pas régionaliste. Si elle l'est, c'est sans y songer, dans la mesure où l'universel est

<sup>33</sup> Paul Siblot (ed.), *Vie culturelle à Alger : 1900-1950*, Montpellier, Université Paul Valéry, 1996. cité p.12.

<sup>34</sup> Albert Camus, *Théâtre, récits, nouvelles*, Paris, Gallimard, 1962, p.1217.

<sup>35</sup> Christiane Chaulet-Achour, *Albert Camus, Alger: « L'Étranger » et autres récits*, Biarritz, Atlantica, 1998, p.73.

<sup>36</sup> Gabriel Audisio, « L'Algérie littéraire », in *Encyclopédie coloniale et maritime* (Paris: 1943), Article déposé en feuillets séparés à la BNF, 14.

contenu dans le particulier<sup>37</sup> ». Mais la question littéraire recouvre ici, comme par « contrebande<sup>38</sup> », une position politique à l'époque où la littérature « régionaliste » prend sous le régime de Vichy une dimension officielle. Or nombreux sont les écrivains de ce groupe à avoir participé à la Résistance, autour notamment de la revue *Fontaine* de Max-Paul Fouchet, éditée par Edmond Charlot.

Ce groupe se caractérise en effet également par des positions politiques progressistes, proches du Front populaire, et, en contexte algérien, une attitude « indigénophile » ou « réformiste » que l'on qualifie de « libérale » dans les années 1950 : un grand nombre de « libéraux » se rallieront à l'indépendance algérienne à la fin de la guerre. Dans les années 1930 ce progressisme, et ce rattachement proclamé à l'universel de la littérature française, passent par la promotion d'une identité moins algérienne que méditerranéenne, étudiée par Madeleine Dobie<sup>39</sup>. L'un des noms que se donnait le groupe était d'ailleurs « École méditerranéenne d'Alger » ou « Méditerranée vivante »<sup>40</sup>. Lorsqu'il prend la direction de la Maison de la culture d'Alger le 8 février 1937, Camus prononce une conférence intitulée « La culture indigène, la nouvelle culture méditerranéenne ».

Toute l'erreur vient de ce que l'on confond Méditerranée et Latinité et qu'on place à Rome ce qui commence dans Athènes. [...] Ce n'est pas le goût du raisonnement et de l'abstraction que nous revendiquons dans la Méditerranée, mais c'est sa vie— les cours, les cyprès, les chapelets de piments [...]. Ce que nous voulons, ce n'est pas le mensonge qui triomphe en Ethiopie, mais la vérité qu'on assassine en Espagne. [...] L'Afrique du Nord est un des seuls pays où l'Orient et l'Occident cohabitent. Et à ce confluent, il n'y a pas de différence entre la façon dont vit un Espagnol ou un Italien des quais d'Alger, et les Arabes qui les entourent. [...] Une nouvelle culture méditerranéenne conciliable avec notre idéal social est réalisable.<sup>41</sup>

L'opposition topique, ainsi que le mélange entre Occident et Orient<sup>42</sup>, est autant esthétique que politique, et se comprend dans le cadre tout à la fois français et algérien. En phase avec les avant-gardes littéraires françaises de l'entre-deux-guerres valorisant l'Orient, Camus promeut une littérature de la sensualité, mais également de la sobriété, face à l'esthétique rabelaisienne d'un Randaou par exemple<sup>43</sup>. D'un point de vue politique, dans le contexte expansionniste mussolinien (Ethiopie) comme du franquisme (Espagne), la « Méditerranée » est redéfinie ici contre la « latinité » maurassienne, mais également contre l'« Occident » dont la « défense » légitime alors ces guerres, notamment chez Louis Bertrand. Au niveau algérien, le rejet de latinité et la mise en

---

<sup>37</sup> *Ibid.*

<sup>38</sup> Le projet de l'Encyclopédie ayant commencé en 1936, il se peut que ce texte ait été rédigé bien avant 1943.

<sup>39</sup> Madeleine Dobie, « For and Against the Mediterranean: Francophone Perspective », *Comparative Studies of South Asia, Africa, and Middle East* 34, 2 (2014): 389–404.

<sup>40</sup> Les parents d'Audisio sont italiens, ceux de Roblès espagnols, tout comme la mère de Camus.

<sup>41</sup> *Jeune Méditerranée*, bulletin mensuel de la Maison de la Culture d'Alger 1 (avril 1937), repris dans Albert Camus, *Essai* (Paris: Gallimard, La Pléiade, 1967), 1324–25.

<sup>42</sup> Edward W. Said, *L'Orientalisme: L'Orient créé par l'Occident*, trad. Catherine Malamoud (Paris: Le Seuil, 1997).

<sup>43</sup> Sur l'esthétique de Camus rapportée à celle des algériens, voir Chaulet-Achour, *Albert Camus, Alger*.

valeur de la « confluence » méditerranéenne est une prise de position libérale à l'égard des « Musulmans ». Pourtant la « cohabitation » qu'il évoque n'a pas manqué d'être critiquée par la suite, puisqu'elle laisse dans des espaces séparés les communautés européennes et les « Arabes qui les entourent ».

Libérale, la Méditerranée de l'École d'Alger n'en est donc pas moins ambiguë sur la question des Musulmans, hésitant entre cloisonnement respectueux des communautés et assimilation. Reprenant à son compte l'expression de « siècles obscurs<sup>44</sup> » islamiques pour désigner la « période indigène » de « l'Algérie littéraire », Audisio voit dans l'assimilation par le français le salut de ceux-ci :

[...] le Maghreb n'est pas si profondément le pays oriental qu'on croit volontiers. [...] N'est-ce pas plutôt dans l'expression française que les indigènes algériens trouveront désormais leur meilleur truchement littéraire, comme leurs ancêtres l'avaient trouvé dans le latin? [...] Le *Te Deum* de la conquête d'Alger, en 1830, sonne l'heure de l'Algérie, la vraie, celle qui porte ce nom dans l'histoire : elle naît à la littérature française.<sup>45</sup>

Le libéralisme littéraire du groupe, qui reconnaît en son sein Jean Amrouche, Mouloud Feraoun ou Mohammed Dib, a pour contrepartie la négation de leur spécificité non seulement littéraire mais également identitaire, au profit de l'inclusion dans la vaste et « universelle » littérature française.

L'affirmation ou la négation d'une « littérature algérienne » jusqu'à la seconde guerre mondiale est donc indissociablement littéraire et politique. Elle est l'objet de stratégies différenciées d'Européens d'Algérie vis-à-vis du champ littéraire français. Face aux écrivains algérienistes marginaux, ou qui se marginalisent en recherchant l'autonomie littéraire par rapport à Paris, la stratégie littéraire de l'École d'Alger consiste à rejeter une trop grande spécificité et à nier l'idée de « littérature algérienne » pour intégrer la part la plus légitime du champ littéraire français. Ces attitudes correspondent à des positionnements politiques vis-à-vis des « Musulmans ». Les fonctionnaires coloniaux du mouvement algérieniste recherchaient rarement l'autonomie politique quand ils promouvaient l'idée de « littérature algérienne ». En revanche, en en faisant le support d'une identité latine, ils en excluaient ceux qui ne répondaient pas à leur paternalisme assimilationniste, forme d'exorcisme à un moment où la remise en cause de la domination juridique du colonat se fait de plus en plus pressante. À l'inverse la promotion de la Méditerranée correspond chez les jeunes écrivains de l'École d'Alger à un plus grand libéralisme politique, quoique également assimilationniste, en phase avec l'humanisme social d'un grand nombre d'intellectuels parisiens. Ce sont précisément les « Musulmans », présents en creux

---

<sup>44</sup> Expression empruntée à l'historien colonialiste Emile-Felix Gauthier.

<sup>45</sup> Audisio, « L'Algérie littéraire », 10–11.

jusqu'ici, qui deviennent par la suite les premiers acteurs de la définition de la « littérature algérienne ».

### **La nationalisation de la littérature algérienne**

L'affirmation d'une « littérature algérienne » réapparaît fortement avec le renforcement du nationalisme algérien porté en majeure partie par des « Musulmans ». Aux débats concernant l'existence ou non de cette littérature par rapport à la littérature française, tranchés par l'affirmation nationaliste, se substituent des discussions sur sa définition : les écrivains européens en font-ils partie ? Camus, le progressiste, le prix Nobel, mais qui n'a pas eu le temps de clarifier sa position sur l'Indépendance, en fait-il partie ? Le discours social<sup>46</sup> sur « l'Algérien » a en effet évolué dans l'entre-deux-guerres, suivant les lignes de fracture du nationalisme<sup>47</sup> : le terme finit par être attribué aux insurgés, voire aux seuls « Musulmans ».

#### *Dénis et revendications nationales*

C'est parmi les intellectuels de langue arabe que s'est développée, dès l'entre-deux-guerres, l'idée d'une « littérature algérienne », séparée de la « littérature française », mais également de la « littérature arabe » (*al-adab*<sup>48</sup>, pensée comme nécessairement arabe). On trouve ainsi, dans les pages du journal *Al-Baṣā'ir*, organe de l'Association des oulémas musulmans algériens (AOMA)<sup>49</sup>, l'usage, dans le numéro du 17 mars 1936, de l'épithète « algérien » (*al-adab al-ğazā'irī*), tandis que le numéro du 11 septembre 1936 publie le « grand poète d'Égypte<sup>50</sup> » Aḥmad Maḥram. L'affirmation d'une spécificité littéraire algérienne passe, comme ailleurs<sup>51</sup>, par la circulation du modèle national en Europe et dans le monde arabe depuis la Nahḍa<sup>52</sup>, et non pas la manifestation d'un « réveil » spontané de la nation. Du côté francophone, les quelques écrivains « musulmans » qui apparaissent avant 1950 sont diversement présentés. Chez les algérienistes, leur dimension arabe ou algérienne est mise en avant, comme moyen

<sup>46</sup> Voir les textes rassemblés par Claude Collot et Jean-Robert Henry, eds., *Le Mouvement national algérien : Textes, 1912–1954* (Paris: L'Harmattan, 1978).

<sup>47</sup> Achour Ouamara, « Analyse du discours nationalitaire algérien (1930–1954) », *Mots. Les langages du politique* 13 (1986): 131–58.

<sup>48</sup> Gabrieli, F., « Adab », in: *Encyclopaedia of Islam, Second Edition*, Edited by: P. Bearman, Th. Bianquis, C.E. Bosworth, E. van Donzel, W.P. Heinrichs. Consulted online on 14 December 2016 <[https://dx.doi.org/sargasses.biblio.msh-paris.fr/10.1163/1573-3912\\_islam\\_SIM\\_0293](https://dx.doi.org/sargasses.biblio.msh-paris.fr/10.1163/1573-3912_islam_SIM_0293)> First published online: 2012

<sup>49</sup> Pour la conception du waṭan (patrie) chez Ben Badis, voir *Al-Šihāb*, « La patrie et le patriotisme, le droit au-dessus de tout et la patrie avant toute chose » 13, 7 (septembre 1937), 306. Il utilise aussi le terme de *umma* (nation) associé à *jazā'iriyya* et à *islāmiyya* parfois indifféremment. Voir James McDougall, *History and the Culture of Nationalism in Algeria* (Cambridge: Cambridge University Press, 2006).

<sup>50</sup> « *šā'ir miṣr al-kabīr* ».

<sup>51</sup> Anne-Marie Thiesse, *La Création des identités nationales : Europe XVIIIe-XXe siècle*, Paris, Le Seuil, 1999.

<sup>52</sup> Roussillon, « Nahḍa », in *Dictionnaire universel des littératures II*, dir. B. Didier (Paris: Presses universitaires de France, 1994), 2500.

d'asseoir l'enracinement algérien des Européens qui leur ouvrent leurs pages<sup>53</sup>. Les écrivains « musulmans » intégrés dans le cercle de l'École d'Alger sont présentés par les critiques comme « écrivain français » (le chrétien Jean Amrouche), ou « écrivain berbère ». Cette désignation est l'objet d'une vive polémique lancée par Mostepha Lacheraf à propos de *La Colline oubliée* de Mouloud Mammeri en 1952<sup>54</sup>. Le qualificatif « berbère », ressenti plus comme culturel que national, est ainsi moins incompatible avec l'inclusion de ces écrivains dans la littérature française, à une époque où l'épithète « algérien » est de plus en plus revendiquée par les nationalistes. La langue utilisée implique également deux types de nationalisation littéraire : savante ou populaire. Les poètes de langue arabe comme Mohamed Laïd āl-Khalifa, membre de l'AOMA, entaient la littérature algérienne sur l'ensemble prestigieux et savant de la littérature arabe, ce qui impliquait une représentation « orientale » de la nation algérienne. Les Berbères sont présentés comme des sémites aux origines proches des Arabes, comme l'écrit le poète réformiste Mohamed Saleh Ramdane (né en 1913) : « Nous sommes les descendants des Arabo-Amazighs, tous orientaux de cœur et de sang<sup>55</sup> ». À l'inverse les écrivains de langue française favorisaient davantage une littérature à base populaire, ce qui implique une représentation de la nation en termes d'enracinement sur le territoire algérien. La nationalisation littéraire passait alors par la mise en scène des autochtones musulmans de manière réaliste (voire ethnographique), comme chez Mammeri, Feraoun ou Dib, pour affirmer une existence politique autant que littéraire, quand la littérature des Européens les réduisait au rang de décor. Elle passait également par la traduction de ce qui est présenté comme une littérature orale, comme les *Chants berbères de Kabylie* traduit du kabyle par Jean Amrouche<sup>56</sup>, ou les *Chansons des jeunes filles arabes* traduites de l'arabe dialectal par Mostefa Lacheraf<sup>57</sup>. Il s'agit alors de prouver l'antériorité d'une littérature algérienne à l'intrusion coloniale, et déconstruire par là un patrimoine réputé immémorial, à la manière de ce qu'Anne-Marie Thiesse a décrit dans la plupart des constructions des littératures nationales européennes<sup>58</sup>. La redécouverte de la figure mystérieuse de Si Mohand ou Mhand, dont les poèmes furent publiés<sup>59</sup>, va dans le sens de cette

---

<sup>53</sup> Richard Watts, « Qu'est-ce qu'un auteur indigène? De la littérature coloniale à la littérature maghrébine », *Expressions maghrébines* 1, 1 (été 2002), 69.

<sup>54</sup> Mostepha Lacheraf, « *La Colline oubliée* ou les consciences anachroniques », *Le Jeune Musulman* 15 (1952), 13.

<sup>55</sup> Cité par Yacine Temlali, « La littérature algérienne de langue arabe, lieu de résistance à la déculturation coloniale », in *Histoire de l'Algérie coloniale (1830–1962)*, ed. Abderrahmane Bouchène et al. (Paris/Alger: La Découverte/Barzakh, 2012), 620–24.

<sup>56</sup> *Chants berbères de Kabylie*, trad. Jean Amrouche (Tunis : Monomotapa, 1939).

<sup>57</sup> *Chansons des jeunes filles arabes*, trad. Mostefa Lacheraf (Paris : Seghers, 1954).

<sup>58</sup> Thiesse, *La Création des identités nationales*.

<sup>59</sup> Ils le furent notamment par Mouloud Feraoun en 1960, et Mouloud Mammeri en 1969. Selon la légende, ce poète kabyle du dix-neuvième siècle aurait juré de ne jamais répéter deux fois le même poème, de sorte que seule la mémoire populaire a permis de conserver son œuvre. C'est dire à quel point il fait figure d'incarnation du génie populaire.

recherche d'un « barde » antique permettant d'illustrer une littérature nationale qui se veut renaissante.

Le théâtre, dont l'impact fut fort en Algérie comme dans la plupart des mouvements nationaux<sup>60</sup>, et particulièrement en situation coloniale<sup>61</sup>, est l'un des lieux où s'exprime le mieux cette opposition entre construction nationale à base populaire et à base savante. Ainsi le dramaturge Allalou<sup>62</sup> fit-il scandale en 1926 lorsqu'il mit en scène le personnage populaire de *Djeha*, adaptation du *Médecin malgré lui*, dans une pièce considérée comme la première jouée en arabe populaire : l'élite lettrée arabisante se scandalisa de la publicité faite à la langue vulgaire, qui allait de pair avec le genre de la farce. À l'inverse l'AOMA développa un théâtre savant en langue arabe fusha, notamment dans un but pédagogique<sup>63</sup>, dont l'un de ses plus grands illustrateurs fut Redha Houhou<sup>64</sup>.

C'est en 1952, en pleine guerre coloniale au Maroc, en Tunisie et en Indochine, que la communauté littéraire francophone perçoit un phénomène nouveau, lors de la sortie simultanée de plusieurs romans écrits par des « Musulmans ». Alors que Plon publie deux romans de Mouloud Mammeri, *Le Sommeil du juste* et *La Colline oubliée*, Emmanuel Roblès, membre du groupe de l'École d'Alger, crée la collection « Méditerranée » au Seuil, dans laquelle il édite *Le Fils du pauvre* de Mouloud Feraoun (publié à compte d'auteur en 1950), ainsi que *La Grande Maison* de Mohammed Dib. Ce dernier obtient le prix Fénéon et, l'année suivante, *La Terre et le Sang* de Mouloud Feraoun reçoit le Prix Populiste. Pourtant, un certain malaise est perceptible dans la réception de ces nouveaux écrivains. L'un des plus importants journaux littéraires français de l'époque, *Les Nouvelles littéraires*, publie ainsi en octobre 1953<sup>65</sup> en première page une enquête de Pierre Grenaud intitulée « Une nouvelle école littéraire? »:

Au cours de la dernière saison littéraire, il aura fallu la sortie simultanée et fortuite de plusieurs romans auxquels l'Afrique du Nord prêtait son cadre pour que certains découvrent un courant littéraire irriguant notre littérature et que, de nouveau, soit lancé le mot d'école nord-africain des lettres. À « la génération de 98 », celle de Louis Bertrand, se joint celle de 1952 groupant sous le même projecteur qu'est le soleil d'Afrique, à côté des Algériens résidant en Afrique du Nord, Mouloud Mammeri, Mouloud Feraoun (écrivains kabyles tous deux couronnés de grands prix) et Mohammed Dib, des écrivains français, révélation de la dernière saison, Jacques

<sup>60</sup> Voir les analyses sur le théâtre yiddish, et son impact sur Kafka, dans Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Paris, Le Seuil, 2008. 326.

<sup>61</sup> Sur cette importance du théâtre dans les colonies françaises d'Afrique, voir Altaïr Despres, « Se faire contemporain : Les danseurs africains à l'épreuve de la mondialisation culturelle » (Thèse de doctorat, Université Paris Diderot - Paris 7, 2012).

<sup>62</sup> Ahmed Cheniki, « Allalou, la légende de Djeha », <http://cultures-algerie.wifeo.com/ksentini.php>.

<sup>63</sup> Il est intéressant de noter le rôle similaire de l'importation du genre du théâtre en contexte colonial francophone, pour enseigner le français en même temps que les valeurs françaises, comme à l'École normale supérieure William Ponty au Sénégal. Garry Warner, « Éducation coloniale et genèse du théâtre néo-africain d'expression française », *Présence Africaine* 97 (1976): 93–116.

<sup>64</sup> Ahmed Menour « L'adaptation et ses circuits à travers l'expérience théâtrale de Réda Houhou », <http://cultures-algerie.wifeo.com/menour-theatre.php>.

<sup>65</sup> *Les Nouvelles littéraires* 1363, jeudi 15 octobre 1953, et 1364, jeudi 22 octobre 1953.

Robichon, Jean Pellegrini [sic], Marcel Moussy, Albert Memmi, tunisien, enfin René-Jean Clot, peintre et romancier.

Il convient de remarquer le biais parisien de l'enquête : seuls sont interrogés les écrivains publiant à Paris, laissant de côté les écrivains algériens (dont on n'évoque que la « génération de 1898 », au travers de l'Académicien Louis Bertrand). Alors que l'évènement, par tous constaté, est bien celui de l'apparition d'écrivains algériens musulmans, les « Algériens résidant en Afrique du Nord » sont placés « sous le même projecteur » que les « écrivains français ». La nouveauté d'une écriture « indigène » est reconnue, mais elle est euphémisée, et la possible revendication nationale est diluée sous l'étiquette « nord-africaine », éminemment coloniale. Aucun des écrivains interrogés par Pierre Grenaud ne reconnaît l'idée d'une « École nord-africaine des lettres ». Mohammed Dib déplace la problématique de la question littéraire à la question politique, en évoquant la formation d'une « littérature nationale » :

Le simple fait qu'un certain nombre d'écrivains, quelle que soit leur origine, aient situé leurs oeuvres en Afrique du Nord ne suffit pas à créer une école. [...] Il me semble plutôt qu'une littérature nationale, dans le sens le plus large et le plus généreux du mot, est en train de se former, ceci s'appliquant tout particulièrement à l'Algérie.

#### *Définir les frontières de la littérature algérienne dans la guerre*

Une autre enquête est publiée dans *Les Nouvelles littéraires*<sup>66</sup> en octobre 1960, cette fois par André Marissel. Le contexte est celui du droit à l'autodétermination des Algériens énoncé par de Gaulle en septembre 1959, et de la violence grandissante qui clive toujours plus les communautés. Elle paraît aussi quelques mois après la mort de Camus. Intitulée « Les écrivains algériens s'expliquent », elle rapporte les réponses d'une douzaine d'écrivains à une question : « Quand il est question d'écrivains algériens, on fait allusion, en général, aussi bien à des auteurs d'origine européenne, nés en Algérie, qu'à des écrivains musulmans, arabes ou kabyles. Considérez-vous que cette expression : *écrivains algériens*, ne comporte aucune ambiguïté ? ». Les écrivains interrogés ont été choisis parmi les communautés citées, mais selon un biais parisien et même éditorial. Presque tous publient chez Gallimard, Le Seuil, ou Julliard ; éditeurs ouverts à la cause algérienne quoique de manière prudente<sup>67</sup>. Une ligne de partage se dessine entre ceux qui, ne voyant aucune « ambiguïté » dans le terme, intègrent toutes les communautés dans la littérature algérienne, et ceux qui, y voyant une « ambiguïté », mettent par là en doute la réconciliation politique entre ces communautés. Cependant le clivage n'est pas exclusivement communautaire : il dépend également de la génération littéraire d'appartenance, et de la proximité au groupe de l'École d'Alger.

<sup>66</sup> *Les Nouvelles littéraires* 1728, jeudi 13 octobre 1960.

<sup>67</sup> Thomas Augais, Mireille Hilsum et Chantal Michel, eds., *Écrire et publier la guerre d'Algérie : De l'urgence aux résurgences* (Paris : Kimé, 2010) ; Nicolas Hubert, *Éditeurs et éditions pendant la guerre d'Algérie, 1954-1962* (Saint-Denis : Bouchène, 2012).

L'appartenance communautaire joue de manière contre-intuitive. Alors que c'est la présence de la communauté européenne en Algérie qui est en cause, cinq sur les huit Européens interrogés trouvent que le terme d'« écrivain algérien » comporte une « ambiguïté ». Revenu en France, Charles Autrand (né en 1918 dans le Vaucluse) voit la cohabitation entre les communautés comme une utopie de jeunesse désormais révolue. À l'inverse, les écrivains Jules Roy et Jean Pélegri, tous deux nés en Algérie, refusent de rompre avec leur idéal politique et littéraire, et privilégient une définition inclusive de l'expression « écrivain algérien ». Il en va de même pour les écrivains « musulmans » Mouloud Feraoun et Mohammed Dib, qui dénie toute ambiguïté à l'expression. La participation au cercle inclusif de l'École d'Alger, et l'accès à la reconnaissance littéraire parisienne que celui-ci a permis, peuvent expliquer cette position. Quoique nationaliste convaincu, Mohammed Dib se considère comme un « écrivain français » puisqu'il écrit en français, ce qui lui permet d'éviter « l'écueil du régionalisme<sup>68</sup> » ; et signe en 1955 la pétition-manifeste « Fraternité algérienne », portée par des Européens libéraux afin de conserver en Algérie l'harmonie entre les communautés.

À l'inverse, ceux qui n'ont pas participé au groupe de l'école d'Alger du fait leur jeunesse, comme Henri Kréa (né en 1933), ou parce qu'ils ne vivaient pas à Alger comme le constantinois Malek Haddad (né en 1927), ou enfin parce qu'ils n'avaient pas alors engagé une carrière littéraire, comme Malek Ouary (né en 1916), sont plus prompts à souligner l'« ambiguïté » de l'expression, et à en donner une définition exclusive. Ce sont aussi les moins reconnus parmi les écrivains enquêtés. Malek Ouary n'a publié qu'un roman en 1956, dans une petite revue : il est connu à Paris parce qu'il travaille à l'ORTF. Henri Kréa, poète, publie aux éditions confidentielles Pierre-Jean Oswald. Marginaux dans le champ littéraire français, ils n'ont rien à perdre à promouvoir l'idée d'une littérature nationale, alors que Mohammed Dib, déjà installé, risquerait de renoncer définitivement à l'universalité à laquelle il aspire. Par ailleurs, en affirmant une ambiguïté dans l'expression d'« écrivain algérien », ils définissent les contours d'un nouvel espace qui les positionne au mieux, tout en en excluant des concurrents trop prestigieux.

Cependant le clivage communautaire joue à nouveau parmi ces jeunes écrivains, et cette fois dans le sens attendu. L'opposition entre Henri Kréa, « Européen » militant communiste, et Malek Haddad, « Musulman » militant communiste puis FLN, est connue, et recoupe leur appartenance communautaire. Le premier promeut l'idée d'une génération, non pas de 1952, mais de 1954, date du commencement de la guerre de libération : « À mon sens, et à celui des écrivains de la génération de 1954, l'expression "écrivain algérien" signifie dans l'absolu que l'on a choisi la patrie algérienne, de quelque origine raciale ou de quelque appartenance

---

<sup>68</sup> Entretien avec Jean Carta, *Témoignage chrétien*, 7 février 1958.

religieuse ou philosophique que l'on soit ». À l'inverse, Malek Haddad défend une conception plus culturelle ou ethnique de la littérature algérienne, en rupture avec la stratégie d'assimilation de son père instituteur, devenu citoyen français, et qui lui avait donné Aimé comme premier prénom. Déjà visible dans le champ littéraire au travers de romans engagés publiés chez Julliard (*La Dernière Impression*, publié en 1958, est le seul roman de la période portant véritablement sur la guerre), il se fait le relais de l'orthodoxie du parti communiste puis du FLN, en particulier lorsqu'il rejoint le GPRA à Tunis fin 1960, semble-t-il dominé culturellement par l'association des Oulémas<sup>69</sup>. C'est en tenant compte de cette trajectoire marquée par ce complexe identitaire et un fort militantisme jusque dans la littérature qu'il convient de lire sa réponse à la même enquête d'André Marissel :

L'expression « écrivains algériens » comporte une ambiguïté dans la mesure où l'on ne s'entend pas sur le contenu du mot « algérien ». L'écrivain algérien est plus le produit de l'histoire que de la géographie. Je pense que toute l'ambiguïté naît du drame du langage, lequel découle de l'expression française de notre écriture. Ainsi, parce que je les respecte, je dis qu'il y a très loin de Gabriel Audisio à Jean Amrouche, de Roblès à Dib, de Jules Roy à Kateb Yacine, malgré le fait que tous écrivent le français. N'est pas totalement algérien qui veut.

Dans cette réponse apparaît une définition culturelle de l'écrivain algérien : il ne suffit pas de vivre sur un territoire (« géographie ») pour avoir les qualités de ses autochtones (« histoire »). Or, pour Haddad, si les écrivains véritablement algériens sont « arabo-berbères », ils emploient non la langue qu'il considère comme la leur propre, l'arabe, mais le français, ce qui conduit à les annexer de manière abusive à la littérature française. Cette stratégie de dissimulation littéraire, appuyée sur un discours politique d'indépendance nationale et de discrimination identitaire, conduit Malek Haddad à une véritable aporie, car il n'écrit pas lui-même en arabe. Ce drame linguistique intimement vécu, (« Je suis moins séparé de ma patrie par la Méditerranée que par la langue française »)<sup>70</sup>, et débouchant sur la mise en scène d'un silence littéraire<sup>71</sup>, lui permet d'obtenir des postes de haute responsabilité dans la politique culturelle de l'Algérie indépendante.

Les enjeux politiques opèrent de manière très forte sur la définition de la « littérature algérienne » pendant la guerre d'Algérie. Mais ils agissent indirectement, comme « réfractés<sup>72</sup> » par les enjeux propres au champ littéraire. L'affirmation ou l'euphémisation de la « littérature algérienne », et la définition de ses contours, dépendent non pas seulement de la communauté d'origine de ces écrivains, mais également de leur position dans le champ littéraire, elle-même

<sup>69</sup> Abdelmadjid Merdaci, « Malek Haddad (1927–1978), Au rendez-vous tourmenté de l'Histoire », *Le Soir d'Algérie*, 1 juin 2010.

<sup>70</sup> Malek Haddad, *Écoute et je t'appelle* (Paris : Maspéro, 1961), 9.

<sup>71</sup> Voir la lettre à Ethel Blum datée du 27 juillet 1966, citée dans Mehanna Amrani, « Malek Haddad, entre l'exil de la langue et l'exil du silence », *ALA* 26 (décembre 1998), 207.

<sup>72</sup> Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Le Seuil, 1992.

intimement liée à leur stratégie littéraire. Mohammed Dib et Malek Haddad sont tous deux nationalistes et engagés au PCA. Pourtant le premier, très lié au milieu de « l'École d'Alger », s'engage dans une trajectoire d'intégration à la part la plus légitime (« universelle ») du champ littéraire français, et se méfie pour cela d'une trop grande politisation et de l'étiquette d'« écrivain algérien ». À l'inverse le second, moins reconnu dans le champ littéraire français, y entre par la voie de la littérature engagée, et, subordonnant le littéraire au politique, en vient à réclamer pour la littérature algérienne une définition qu'il ne peut pas lui-même remplir.

### **L'ethnicisation de la littérature algérienne : Camus l'Algérien ?**

Cette nationalisation de la littérature algérienne a rapidement pris les traits d'une ethnicisation, dans le sens « historique » (et non « géographique ») promu par Malek Haddad. Elle suit en cela de près la tendance globale de la réduction de la nationalité à des critères ethniques directement hérités des structures juridiques racialisées de la colonisation, comme le montre Pierre-Jean Le Foll-Luciani à propos du code de la nationalité de 1963 : « l'opposition est claire, dans ces [débat], entre une conception constructiviste à base politique, et une conception essentialiste à base ethno-religieuse<sup>73</sup> », qui est adoptée. Tandis que les anciens « Musulmans » se voient automatiquement attribuer la nationalité algérienne, les Européens doivent faire de nombreuses démarches pour prouver leur participation à la guerre d'indépendance. Toutefois les raisons de l'ethnicisation de la littérature algérienne restent en bonne partie proprement littéraires : l'exclusion des Européens ou l'inclusion des « Beurs » à la littérature algérienne procèdent également d'une stratégie de promotion individuelle ou de groupe.

#### *Le rôle des anthologies*

L'étude des anthologies permet de rendre compte des contours définitionnels d'une littérature, qu'elles contribuent à définir, souvent de manière implicite, par l'énumération prescriptive de noms d'auteurs. Le « groupe de recherche sur la culture maghrébine » installé à l'EPHE autour de l'écrivain Albert Memmi, composé de Français comme de Maghrébins (Jacqueline Arnaud, Jean Déjeux, Abdelkebir Khatibi, Arlette Roth), image d'un consensus s'installant de part et d'autres de la Méditerranée entre « progressistes » sur ces débats, parvient le premier à imposer, depuis Paris, une taxinomie nouvelle. Publiée à Présence Africaine en 1964, l'*Anthologie des écrivains maghrébins d'expression française*<sup>74</sup> (dont les problématiques sont proches de celles de la littérature algérienne) s'inscrit dans la démarche militante de

---

<sup>73</sup> Pierre-Jean Le Foll-Luciani, *Algériens non-musulmans à l'épreuve de l'indépendance - La Vie des idées*, <http://www.laviedesidees.fr/Algeriens-non-musulmans-a-l.html>.

<sup>74</sup> Albert Memmi, dir., *Anthologie des écrivains maghrébins d'expression française* (Paris : Présence Africaine, 1964).

l'anticolonialisme et du tiers-mondisme. Mais c'est surtout par son exclusion, qui se veut « provisoire », des écrivains européens de leur anthologie (renvoyés à une *Anthologie des écrivains français du Maghreb*, publiée en 1969) que cette publication provoqua des « remous<sup>75</sup> » :

Nous nous en sommes tenus aux œuvres écrites par des Autochtones. Cela ne signifie nullement que nous excluons les autres écrivains des littératures nord-africaines. Il s'agit simplement d'une borne que nous espérons provisoire. D'ailleurs quelques Européens du Maghreb, et qui s'en sont réclamés avec force, nous ont obligé à les inclure dans ce premier classement. Nous avons préféré répondre par l'affirmative à leur affirmation. De même nous avons laissé complètement de côté pour le moment les écrivains de langue arabe.<sup>76</sup>

Malgré ces précautions, qui confèrent à la définition des frontières littéraires dégagée de leur anthologie une dimension méthodologique et non normative, les rédacteurs engagent des représentations culturalistes de la littérature « maghrébine ». L'usage du terme même de « maghrébin » dans le titre de l'Anthologie, rare à l'époque (et de fait peu utilisé dans le cours du texte, où est privilégié « nord-africain »), affiche dès l'abord une conception non pas nationale (algérien, tunisien, marocain), mais culturelle de la littérature. La référence à la constitution de la littérature et de la nation allemandes rend explicite la dette à la pensée de Herder<sup>77</sup>.

Par ailleurs les écrivains choisis pour la période pré-nationale informent sur les définitions implicites de la littérature que portent les anthologistes. Ainsi de Ghani Merad : « L'Algérien n'a pas attendu l'arrivée des Français pour commencer à taquiner les Muses. La poésie comme moyen traditionnel d'expression remonte très loin dans l'histoire des Arabes<sup>78</sup> ». Même s'ils y conservent quelques Européens, les rédacteurs de l'anthologie de Memmi considèrent que la génération fondatrice est celle de « 1952 », date de l'apparition de la littérature véritablement « autochtone », c'est-à-dire « musulmane », et non celle, politique, de « 1954 » : dans le débat entre Henri Kréa et Malek Haddad, les rédacteurs de l'anthologie ont tranché en faveur du second. Le *Diwan algérien* (sous-titré *La poésie algérienne d'expression française de 1945 à 1965*, paru à la SNED en 1967) de Jamel-Eddine Bencheikh et Jacqueline Lévi-Valensi ne parvient pas, à l'inverse, à imposer les critères politiques de Kréa ou de Sénac. C'est très nettement la première définition, ethnicisée, de la littérature qui emporte les croyances. Dans les années 1970, le critique Jean Déjeux en venait ainsi à comparer la littérature algérienne publiée dans les années 1950 à une « génération spontanée<sup>79</sup> », reprenant en cela le mot de Mostefa

---

<sup>75</sup> Ghani Merad, *La littérature algérienne d'expression française, approches socio-culturelles*, Paris, Pierre-Jean Oswald, 1976, p.10.

<sup>76</sup> Ibid., 9.

<sup>77</sup> Ibid., 15.

<sup>78</sup> Ghani Merad, *La Littérature algérienne d'expression française : Approches socio-culturelles* (Paris : Pierre Jean Oswald, 1976), 44.

<sup>79</sup> Jean Déjeux, *Littérature maghrébine de langue française* (Ottawa : Naaman, 1973), 22.

Lacherai<sup>80</sup>. De cette manière, la littérature européenne d'Algérie, exception faite de Jean Sénac, resté en Algérie après l'Indépendance, est progressivement supprimée de l'histoire littéraire de la littérature algérienne.

Dans une forme de consensus, les anthologies publiées en France par des Français reprennent, voire accentuent, cette définition arabo-musulmane de la littérature algérienne, puisque encore trente ans après, dans l'anthologie de Jacques Noiray intitulée *Littératures francophones, Le Maghreb*, ne figure aucun Européen, sinon en contrepoint<sup>81</sup>. Le modèle idéologique ethniciste au fondement de la domination coloniale est ainsi involontairement reconduit. Ce processus d'ethnisation de la littérature algérienne atteint son point culminant avec l'annexion à la littérature algérienne non seulement des émigrés, mais encore de leurs enfants, ceux que l'on commence à nommer « Beurs<sup>82</sup> » dans les années 1980, même si souvent avec des réserves<sup>83</sup>. Ainsi Christiane Chaulet-Achour, elle-même Algérienne d'origine européenne, entend-elle adopter dans son anthologie la définition politique de la littérature nationale, telle que formulée par Jean Sénac. Toutefois, non sans contradiction, elle intègre également la « littérature beur ». Dans son texte de présentation, plusieurs modalisations expriment le caractère transitoire de ce choix : il s'agit de prendre en charge « ce qui reste marginal dans le domaine littéraire français et qui a à voir, pour l'instant, dans l'état actuel des créations, avec l'Algérie d'aujourd'hui comme nation indépendante<sup>84</sup> ». On peut expliquer cette contradiction par les raisons politiques qu'elle revendique en entretien : il s'agissait de dire que la francophonie est algérienne<sup>85</sup>. L'inclusion des écrivains « beurs » permettait de grossir encore les effectifs des écrivains de langue française. À un niveau institutionnel, cette inclusion permet également d'élargir le périmètre de compétence des enseignants des départements de français de l'Université algérienne vis-à-vis de leurs collègues de France.

À l'inverse, encore quarante ans après l'indépendance, ce n'est que sur le mode de l'exception que sont intégrés les écrivains qui ne correspondent pas au critère ethnique, comme le note Marc Gontard en 2002 :

---

<sup>80</sup> *Les Temps modernes* 209 (octobre 1963).

<sup>81</sup> Jacques Noiray, *Littérature francophones. Le Maghreb* (Paris : Belin, 1996). On retrouve le même phénomène en 2017 avec l'anthologie publiée en anglais dans Abdelkader Aoudjit, *Algerian Literature: A Reader's Guide and Anthology* (Frankfurt am Main: Peter Lang, 2017). Voir ma recension dans *Études littéraires africaines* 44 (2017)

<sup>82</sup> Sur cette étiquette contestée voir Kenneth Olsson, *Le Discours beur comme positionnement littéraire : Romans et textes autobiographiques français, 2005–2006 d'auteurs issus de l'immigration maghrébine* (Stockholm, Suède : Stockholms universitet, 2011), et Alec Gordon Hargreaves, *Immigration and Identity in Beur Fiction : Voices from the North-African Immigrant Community in France* (New York and Oxford : Berg, 1991).

<sup>83</sup> Par exemple Charles Bonn, *Anthologie de la littérature algérienne (1950–1987)* (Paris : Le livre de poche, 1990).

<sup>84</sup> Christiane Chaulet-Achour, *Anthologie de la littérature algérienne de langue française* (Paris/Alger : Bordas/ENAP, 1990), 12.

<sup>85</sup> Entretien personnel avec Christiane Chaulet-Achour, avril 2012.

Il existe donc un consensus qui exclut d'emblée de la catégorie « écrivain maghrébin » les auteurs de nationalité française ou plus généralement européenne. [...] Né en Algérie, Albert Camus, par sa carrière parisienne et les hésitations de sa position face au conflit algérien, reste un écrivain français, au point que la dimension algérienne de son oeuvre a souvent été occultée. [...] Par contre Jean Sénac et Anna Gréki, Français d'Algérie, grâce à leur engagement dans le combat pour l'indépendance sont considérés par les critiques comme des écrivains maghrébins.<sup>86</sup>

De fait, c'est autour de la figure de Camus que se cristallisent dans la période postcoloniale les luttes de définition ethnique de la littérature algérienne.

### *Camus, mauvaise conscience de la littérature algérienne*

Les années de commémoration de sa mort sont l'occasion à chaque fois renouvelée de confrontations souvent très virulentes<sup>87</sup>. Jusqu'à aujourd'hui, interroger son « algérianité » est en Algérie un enjeu tout autant politique que littéraire : car c'est pour ces deux raisons qu'elle lui a été retirée, dans le « consensus » que nous venons d'évoquer.

Selon une définition politique de l'appartenance à la littérature algérienne, comme la défendait Henri Kréa, Camus ne saurait être Algérien, puisqu'il n'a pas approuvé clairement le mouvement d'indépendance. Ses mots sur sa « préférence » pour sa mère par rapport à la justice<sup>88</sup>, tenus en marge de sa réception à Stockholm et qui ont suscité un scandale, sont en permanence portés à sa décharge, ou analysés à nouveaux frais par ses partisans pour le disculper, en rappelant ses prises de position progressistes et libérales dans la presse depuis les années 1930, puis sa proximité même discrète avec le Mouvement national algérien de Messali Hadj<sup>89</sup>. C'est surtout en référence à la définition culturaliste de la littérature algérienne qu'il est exclu. Cette critique s'inscrit le plus souvent dans l'analyse de ses textes, littérature et politique se mêlant. Ainsi en est-il, avant Connor O'Brien et Edward Saïd<sup>90</sup>, des auteurs de l'*Anthologie des écrivains maghrébins d'expression française* dirigée par Albert Memmi, qui interprètent l'absence d'Algériens dans ses textes (autrement que comme figurants sans épaisseur) comme marque de sa propre « étrangeté » à son pays natal.

C'est aussi pour des raisons propres à la fois au politique et au champ littéraire que certains tentent de réhabiliter son « algérianité ». Politiquement, affirmer l'algérianité de Camus revient à

<sup>86</sup> Marc Gontard, « Auteur maghrébin : la définition introuvable ? », *Expressions maghrébines* 1 (2002), 11.

<sup>87</sup> Voir le dossier que *El Watan* lui avait consacré le 4 janvier 2010.

<sup>88</sup> « Je préférerais toujours ma mère à la justice », selon le compte-rendu de Dominique Birman au journal *Le Monde* de la conférence d'Oslo du 12 décembre 1957. Il avait répondu aux accusations lancées par un jeune Algérien contre lui : « J'ai toujours condamné la terreur. Je dois condamner aussi un terrorisme qui s'exerce aveuglément, dans les rues d'Alger par exemple, et qui un jour peut frapper ma mère ou ma famille. Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice ».

<sup>89</sup> Notamment son enquête sur la Kabylie pour *Alger Républicain* en 1939 : « Il est méprisable de dire que le peuple kabyle s'adapte à la misère. Il est méprisable de dire que ce peuple n'a pas les mêmes besoins que nous. » Olivier Todd, *Albert Camus. Une vie* (Paris : Gallimard, 1996). Voir par exemple pages 618 et 684.

<sup>90</sup> Connor O'Brien, *Camus* (London : Fontana Modern Masters, 1970), Edward Saïd *Culture et Impérialisme* (Paris : Fayard/Le Monde Diplomatique, 2000 [1993]).

dénoncer l'historiographie officielle, qui présentait jusqu'au début des années 2000 l'Algérie comme uniquement arabe et musulmane. Cette dénonciation prend de l'ampleur à partir des années 1980 dans les milieux berbéristes et de la « gauche » francophone, et surtout dans les années 1990 : promouvoir une définition extensive de la littérature algérienne, intégrant des non-musulmans, est perçu comme un acte politique de « tolérance » opposé à l'intégrisme islamiste. C'est surtout en France, où la pensée du « métissage » a alors le vent en poupe, et où se sont alors exilés de nombreux intellectuels algériens, que se développe le plus cette réflexion, notamment dans les pages de la revue *Algérie Littérature/Action* qui donne largement la parole à « celles et [...] ceux qui se reconnaissent comme Algériens de nationalité, de cœur ou d'esprit » (quatrième de couverture). Des recueils collectifs rassemblent des textes de natifs d'Algérie par-delà leur statut juridique ou leur religion d'appartenance de l'époque<sup>91</sup>. Dans ce contexte, la publication du *Premier homme* en 1994 redonne une actualité à Camus, et plusieurs textes le mettant en scène sont alors publiés, comme *Camus à Oran* d'Abdelkader Djemaï<sup>92</sup>. Seul prix Nobel de littérature né en Algérie comme le souligne l'écrivain Yasmina Khadra en 2010<sup>93</sup>, il peut conférer à la littérature algérienne une « universalité ». Pour cette raison également, c'est un modèle et un concurrent pour les écrivains algériens les plus reconnus au niveau international, comme Mohammed Dib et Kateb Yacine.

En 1987, Kateb déclare de manière virulente lors d'un colloque : « C'était en Algérie, mais ce n'était pas encore vraiment la littérature algérienne ! La littérature algérienne en ce temps-là, il faut bien comprendre qu'elle était occultée, puisque pour les Français, l'Algérie c'était l'*École d'Alger*, c'était Camus. C'était ça l'Algérie, et par conséquent, nous, les indigènes, nous étions occultés<sup>94</sup> ». À l'inverse de Kateb, Dib ne cessera (certes à partir des années 1970) de parler de Camus en termes attendris<sup>95</sup>, et bien plus de revendiquer son « algérianité » : « Camus est un écrivain algérien » déclarera-t-il dans un hommage le 17 mars 1995<sup>96</sup>.

Cette différence de représentation de l'auteur de *L'Étranger*, dans les années 1980–1990, par ces deux grandes figures reconnues de la littérature algérienne ne correspond pas à un positionnement fondamentalement politique, puisque Kateb s'est prononcé bien plus activement que Dib pour une société algérienne identitairement plurielle. Cette opposition autour de la figure de Camus ne saurait non plus se réduire au lieu commun de deux personnalités opposées,

---

<sup>91</sup> Leïla Sebbar, *Une enfance algérienne* (Paris : Gallimard 1997) ; Guy Dugas, *Algérie : Un rêve de fraternité* (Paris : Omnibus, 1997).

<sup>92</sup> Abdelkader Djemaï, *Camus à Oran* (Paris : Michalon, 1996).

<sup>93</sup> « C'est un immense écrivain du patrimoine algérien. C'est notre seul prix Nobel », <http://tempsreel.nouvelobs.com/albert-camus/20091231.OBS2230/camus-l-algerien-ou-l-etranger.html#khadra>.

<sup>94</sup> Siblot, ed., *Vie culturelle à Alger*, 54.

<sup>95</sup> Parmi d'autres références, *Le Coopérateur français* du 11 août 1973. Sa position par rapport à Camus était avant plus nuancée.

<sup>96</sup> Evoqué dans l'entretien avec Salim Jay dans l'émission *À voix nue* diffusée sur France Culture en mai 1997.

l'une impétueuse l'autre apaisée. Elle exprime bien plus profondément, nous semble-t-il, un rapport contrasté à leur propre trajectoire littéraire. Dib souffre, dans les années 1980–1990, d'être sans cesse ramené par la critique à sa dimension algérienne. Il écrit dans la revue *Ruptures* en 1993 : « Vouloir se faire admettre dans le Tout-Paris des lettres, pour un écrivain maghrébin, pari stupide », tout en se distinguant des écrivains qui répondent à l'attente du public français avide qu'on leur « mijot[e] de bons tajines bien de chez eux<sup>97</sup> ». L'auteur de la « Trilogie nordique » réclame au contraire pour l'écrivain maghrébin de ne pas écrire sur son pays, possibilité offerte à tous les écrivains du fait de leur universalité. Ce souci d'être reconnu comme un écrivain « universel », présent dès ses débuts littéraires, se fait plus nettement ressentir encore quand la décennie noire le « contraint » à revenir à des référents algériens. Revendiquer l'algérianité du lauréat du prix Nobel est alors une manière de souligner la ressemblance de leurs trajectoires, que vient renforcer l'évocation de leur amitié : tous deux viennent d'Algérie, sont sans cesse préoccupés par elle, tout en vivant à Paris et en étant des écrivains « universels ». C'est également une manière pour le doyen de la littérature algérienne (1920–2003) de rappeler un illustre précédent : un écrivain algérien peut être nobélisé.

La trajectoire de Kateb, inverse de celle de Mohammed Dib, permet d'expliquer son rapport à Camus. Né en 1929, son expérience des répressions de Sétif de 1945 ainsi que sa prolétarianisation (issu d'une famille de lettrés en arabe, il est journaliste à *Alger Républicain*, puis docker en 1952) le conduisent à une forte politisation ; mais ce petit-fils de poète n'adopte pas l'esthétique réaliste de Haddad ou de Dib, plus à même, pensent-ils, de porter un engagement politique. Au contraire, son inscription dans « l'universel » est fulgurante avec la publication au Seuil de *Nedjma* en 1956, qui privilégie la voie de la recherche poétique et formelle, et lui vaut d'être comparé à Faulkner. Loin de rejeter Camus, il lui écrit une lettre en 1957 à l'occasion de son prix Nobel :

Mon cher compatriote, Albert,

Exilés du même royaume, nous voici drapés comme deux frères ennemis, drapés dans l'orgueil de la possession renonçante, ayant superbement rejeté l'héritage pour n'avoir pas à le partager. Mais voici que ce bel héritage devient le lieu hanté où sont assassinées jusqu'aux ombres de la Famille ou de la Tribu, selon les deux tranchants de notre Verbe pourtant unique. On crie dans les ruines de Tipasa et du Nadhor. [...]

Fraternellement. Yacine<sup>98</sup>.

Cette lettre est tout à la fois un hommage à l'oeuvre de Camus, en particulier à son dernier livre paru, *L'Exil et le Royaume* ; une affirmation de l'algérianité de son auteur malgré la guerre ;

---

<sup>97</sup> « Chaque mot que tu traces sur la page blanche est une balle que tu tires contre toi. », *Ruptures* 6 (16–22 février 1993).

<sup>98</sup> Kateb Yacine, « Lettre à Albert Camus », in Albert Dichy et Mireille Djaïder, *Kateb Yacine, éclats de mémoire*, IMEC éditions, 1994, p.33.

et une demande d'adoubement. En effet, un an après la publication de *Nedjma*, le jeune auteur n'affirme pas seulement une fraternité de pays avec l'illustre Nobel, mais également la participation à un « Verbe unique », et met en regard Nadhor et Tipasa, deux territoires algériens représentatifs de leurs oeuvres respectives.

Mais à l'inverse de Dib, Kateb choisit à partir de 1971 le retour au pays et l'engagement politique par l'action théâtrale. Alors que Dib publie toute sa vie en français à Paris, et en particulier des romans, Kateb se tourne vers le théâtre parlé, en langues dialectales, rarement publié, ce qui le fait pour ainsi dire sortir du champ littéraire. Comme chez Malek Haddad, la tension entre injonction politique et injonction purement littéraire, relevée par Pascale Casanova au moment de la constitution de la littérature nationale<sup>99</sup>, se fait au détriment de cette dernière. L'exclusion de Camus de la littérature nationale pour les raisons politiques et esthétiques évoquées permet à Kateb de légitimer a contrario sa propre trajectoire, de l'universel vers un national fortement politisé. La virulence de ses propos contre Camus peut être mise sur le compte des souvenirs douloureux de l'exclusion raciste ; mais peut-être aussi sur l'ambivalence de celui qui, tout en étant considéré comme l'un des Pères de la littérature algérienne et en laissant publier des inédits (*L'Œuvre en fragments* en 1986), a cessé de briguer la reconnaissance littéraire prestigieuse que confère la publication de romans en français à Paris.

### Conclusion

Nous avons voulu montrer la genèse de la notion actuelle de « littérature algérienne ». Aujourd'hui littérature arabo-musulmane liée à l'Algérie, elle trouve l'origine de sa définition dans sa relation dialectique avec la littérature française, dans un contexte colonial fondé sur la discrimination raciale. Elle se définit contre la littérature produite par les Européens d'Algérie, et redéfinit par la même occasion la « littérature française » : à l'issue de la création des littératures postcoloniales, celle-ci perd son lien strict avec la langue, pour devenir une littérature européenne blanche en langue française (intégrant Beckett, mais difficilement Césaire ou Begag)<sup>100</sup>. La notion de « francophonie » n'a pas permis jusqu'à présent d'englober à nouveau l'ensemble des littératures de langue française sans critère racial.

Cependant nous avons voulu montrer que derrière ces consensus définitionnels sur le long terme sont occultés les débats virulents au sein desquels la figure de Camus apparaît comme centrale, en tant qu'acteur et que symbole. Ces consensus sur la définition de la littérature algérienne sont instables, car ils dépendent des intérêts des acteurs en lice, opposés non

<sup>99</sup> Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Paris, Le Seuil, 2008.

<sup>100</sup> Tristan Leperlier, « Les Français et la Francophonie, perspective postcoloniale sur la représentation de la littérature francophone en France », in *Africas Contemporâneas, Contemporary Africas*, ed. Elena Brugioni et al. (Minho, Portugal : Universidade do Minho, 2011), 63–77.

seulement d'un point de vue politique, mais également en fonction de leur position dans le champ littéraire.

Les écrivains comme Camus ou Dib, développant des stratégies d'assimilation au centre parisien, rejettent dans les années 1950 l'idée d'une « littérature algérienne ». Ce sont deux « humanistes », proches des milieux communistes, mais leur communauté d'origine, et l'évènement de la guerre d'Algérie, leur font tenir des positions politiques opposées : le premier rejette d'abord l'indépendance de l'Algérie quand le second la soutient. La stratégie (85) d'affirmation d'une littérature algérienne, séparée de la France, est liée à une position marginale dans le champ littéraire français : c'est le cas de la plupart des écrivains algérianistes, éloignés de la capitale, et des jeunes auteurs algériens comme Henri Kréa ou Malek Haddad. Les uns comme les autres développent une définition de la littérature algérienne conciliant leurs convictions politiques avec un meilleur positionnement dans le champ littéraire. L'autochtonie revendiquée pour la littérature algérienne par Robert Randau lui donne une position de choix dans un espace qu'il ne veut plus concurrencé par les « écrivains voyageurs » français ; et la latinité franco-berbère tâche d'éviter un débordement politique arabe. Quant à Malek Haddad, la revendication d'une définition culturelle de la littérature algérienne, arabo-musulmane, qui vient de son positionnement identitaire et politique, l'amène à une véritable aporie littéraire : prenant le pouvoir symbolique sur les écrivains européens en tant qu'écrivain « arabe », il le perd en portant jusqu'au bout la revendication politique de l'arabité, puisqu'il n'écrit qu'en français. À ce titre, les écrivains de langue arabe trouvent, après le congrès de Tripoli de 1962 et l'indépendance, le moyen de définir à leur avantage les frontières de la littérature algérienne.